

Compte rendu

Ouvrage recensé :

La naissance du politique de Christian Meier, Paris, Gallimard, coll. nrf essais, 1995, 444 p.

par Diane Lamoureux

Politique et Sociétés, vol. 17, n° 3, 1998, p. 175-176.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/040135ar>

DOI: 10.7202/040135ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La naissance du politique

de Christian Meier, Paris, Gallimard, coll. nrf essais, 1995, 444 p.

Dans cet ouvrage, Christian Meier explique pourquoi la démocratie n'a pu naître qu'en Grèce et dans aucune autre civilisation. Plus particulièrement, il relie avec insistance l'émergence de la démocratie à un type d'identité spécifique, l'identité civique. Cependant, son objectif ne se limite pas à expliquer la spécificité grecque. À travers celle-ci, Meier veut réfléchir sur l'action politique dans le monde moderne, puisque, pour les Grecs, le politique se caractérise par la soustraction, « de la sphère des processus autonomes de l'action, le monde de la communauté des citoyens pour le soumettre à l'action politique » (p. 17). Son étude se divise en trois grandes parties : la première traite du concept de politique ; la deuxième analyse la constitution de la démocratie grecque ; la troisième aborde le temps et l'histoire.

La première partie, plus théorique, est une réflexion sur la nature intrinsèque du phénomène politique. S'inspirant largement de Carl Schmitt, l'auteur définit ce phénomène comme un champ de forces, plus particulièrement un champ d'action. Ensuite, il dégage ce qui distingue la civilisation grecque des autres civilisations antiques, c'est-à-dire le politique. « Parce que le politique s'installe au centre de leur civilisation, ne fut pas confiné dans des espaces particuliers ni assujéti à la société et au temps, il ne marqua pas seulement un commencement nouveau, il fraya une voie particulière unique » (p. 39).

Dans la deuxième partie, Meier montre le cheminement qu'ont suivi les Grecs pour devenir une civilisation politique. Ce processus est analysé en trois temps. D'abord, Meier donne la signification de l'isonomie et essaie de retracer les conditions de son émergence à travers une histoire sociale de la Grèce. Il montre ainsi que l'isonomie a permis la naissance, dans de larges couches sociales, non seulement du sens politique, mais d'une identité politique.

Meier aborde ensuite les réformes de Clisthène et montre comment ces réformes ont véritablement permis la formation de la communauté des citoyens, c'est-à-dire d'une identité politique remplaçant les appartenances traditionnelles. « Pour la première fois dans l'histoire d'Athènes, des réformes fondamentales de l'ordre public sont devenues envisageables et compréhensibles pour les citoyens, et, ce qui n'est pas la même chose, elles leur étaient accessibles puisqu'elles dépendaient de leur volonté. Le temps était révolu où l'ordre juste ne pouvait seulement être déterminé qu'à partir d'un point de vue supérieur, qui le discernait dans la réalité existante, et rétabli par des instances supérieures à l'aide de la modification de certaines données. Un ordre nouveau pouvait désormais être volontairement créé par la décision de larges couches de citoyens » (p. 88).

Finalement, l'auteur procède à une analyse de la signification des *Euménides* d'Eschyle. L'idée centrale qu'il en tire est celle de la *phroenesis*,

qu'il interprète non pas dans le sens du discernement, mais plutôt dans celui du juste milieu. « La *polis* devait être déterminée à partir de là, à partir de ce qui est commun, de ce qui se décide depuis le milieu, et non pas, comme cela était courant à l'époque, à partir de la domination d'une partie » (p. 165).

Cette deuxième partie se termine par une analyse de la démocratie athénienne à l'époque de Périclès. Meier y souligne les éléments suivants : le droit à la parole pour le peuple, l'amitié civique, le rôle des couches populaires, la marginalisation des élites. Plus particulièrement, il insiste sur l'élément de différenciation majeur entre la démocratie grecque et les démocraties modernes, à savoir la difficulté de distinguer communauté et État, puisque « la communauté était la constitution, elle ne l'avait jamais été à ce point auparavant, et ne le serait jamais plus » (p. 187).

La dernière partie porte fondamentalement sur le rapport des Grecs à l'histoire mais elle s'ouvre sur une analyse de l'univers conceptuel politique des Grecs. Meier insiste sur le bouleversement dont témoigne le passage du *nomos* au *kratos* ou encore à l'*archê* pour penser le politique. Ce passage implique une prise de conscience, par le peuple, de son propre pouvoir et aussi une transformation de la conception de la liberté qui « ne désignait plus seulement l'absence de contrainte extérieure, mais bien surtout, positivement et pour tous, un statut et des possibilités politiques » (208). Enfin, le politique relève maintenant des êtres humains, de leur capacité d'action sur ce qu'ils partagent en commun.

En rattachant ainsi le politique à l'action, l'histoire devient le produit de l'action humaine et n'est plus une fatalité à laquelle les êtres humains doivent se plier. Dans ce contexte, Meier rattache le discours historique d'Hérodote, puis celui de Thucydide, au sens de l'action humaine et à l'effet de l'intervention humaine sur le cours des choses. Il explique également que le lien étroit entre histoire et action conduit à penser celle-ci beaucoup plus sous l'angle de l'événement que sous celui du processus. Cette réflexion se conclut par une interrogation concernant l'existence d'une conception du progrès chez les Grecs. Cette section, peut-être la moins convaincante de l'ouvrage, établit une équivalence fonctionnelle entre le « pouvoir-faire » des Grecs et la notion moderne de progrès.

L'ouvrage de Christian Meier est des plus stimulants. Il aide à comprendre ce que fut la politique pour les Grecs et à quel point elle a été au centre de leur compréhension d'eux-mêmes. Mais surtout, il fournit des éléments de réflexion sur ce qui peut former un univers commun dans un monde fragmenté, sur la possibilité d'universalisation et l'énorme potentiel émancipateur d'une politique conçue comme action, au sens arendtien du terme, plutôt que comme domination. À l'heure où s'érode l'idée moderne de la souveraineté étatique, ce livre a l'immense mérite de nous fournir des éléments de réflexion.